



Où est la maison de mon ami ? de Abbas Kiarostami
Avec Babek Ahmad Poor, Ahmed Ahmed Poor, Khodabakhsh
Defai... Iran – 1987, sortie France le 21 mars 1990,
et en version restaurée le 13 juillet 2016 – VOST - 1h20

Jeudi 16 février 2016 - 21h00
Dimanche 19 – 11h00
lundi 20 – 19h00

Abbas Kiarostami, emporté par le vent...

La vie s'est donc arrêté pour l'auteur de *Et la vie continue* le 4 juillet 2016. Né le 22 juin 1940 à Téhéran, formé aux Beaux-Arts, réalisateur de films publicitaires, Abbas Kiarostami participe en 1969 à la création du département cinéma de l'Institut pour le développement intellectuel des enfants et des jeunes adultes (le Kanoun), dans le cadre duquel il va réaliser de nombreux courts-métrages. Ce sont des films à vocation civique et pédagogique, d'emblée sublimés par le sens effarant de la mise en scène qui s'y exprime.

Le tout premier, réalisé en 1970 et intitulé *Le Pain et la Rue*, annonce le génie de Kiarostami à transformer un scénario de trois lignes en un monument de comédie humaine. Ici, l'histoire d'un garçonnet cheminant par les ruelles pour ramener le pain du déjeuner à la maison, quand un chien menaçant, soudain, lui barre la route.

En 1979, commencé sous le régime du shah, il réalise *Cas n° 1, cas n° 2*. Exemple de dilemme moral comme il les affectionne (des élèves exclus de la classe pour chahut, puis dénonciation par l'un d'eux du coupable) qu'il soumet à l'appréciation de diverses personnalités, dans ce qui est devenu, durant le tournage, la République islamique d'Iran. Beau panel utopique, qui réunit un communiste, un rabbin, des artistes, ainsi que l'ayatollah Sadeq Khalkhali, homme affable qui se montre l'un des plus libéraux envers les enfants. C'est le même qui, au titre de chef du Tribunal révolutionnaire, fera pendre haut et court des centaines d'opposants au régime. Le film disparaît rapidement de la circulation !

Mais, à peine découvert, le cinéaste change déjà de braquet. Il signe en 1990, avec *Close up*, le premier chef-d'œuvre d'une série qui le consacre comme l'un des plus grands cinéastes du monde. Le film reconstitue la trame d'un fait divers, avec dans son propre rôle le principal protagoniste : Hossein Sabzian, imposteur cinéophile qui se fait passer pour le célèbre réalisateur Mohsen Makhmalbaf. Kiarostami a également eu la possibilité de filmer le vrai procès de Sabzian, dont le verdict est infléchi par la présence des caméras. Ici, réalité et la fiction s'entremêlent, la réflexion sur la passion du cinéma et son rapport à la vraie vie atteignent un point de fusion et de jouissance étourdissant.

A 50 ans, le cinéaste va vivre la décennie la plus fertile de sa carrière. *Et la vie continue* (1992) et *Au travers des oliviers* (1994) suivent **Où est la maison de mon ami ?**, chacun renvoyant à un élément, réel ou fictionnel, qui touche au précédent, la trilogie tissant une trame fascinante où la figure du cinéaste et le processus du tournage se trouvent chaque fois remis en abyme selon le principe des poupées russes. En 1997 arrive ce qui devait arriver : **Le Goût de la cerise** est Palme d'or à Cannes. L'histoire d'un type nommé « monsieur Badii », dont l'idée fixe est de se suicider, et donc de trouver une main charitable pour jeter de la terre dans la fosse où il compte terminer ses jours. Deux ans plus tard, effleurant avec toujours autant de grâce la dialectique de la mort et de la vie, Kiarostami donne **Et le vent nous emportera**.

A cette date, un « code » Kiarostami s'est imposé à tous les cinéphiles. Routes serpentineuses accrochées aux vallons, paysages somptueux traversés de voitures-caméras, panoramiques amples et langoureux, récits tragiques et drôles, délibérément indéterminés.

Ten (2002) inaugure une série de films dont le minimalisme va en s'accroissant (*Five, Shirin...*), estompant de fait la présence de ce maître du cinéma sur la scène internationale. Le premier titre reste le plus exaltant : une séduisante conductrice dans la circulation de Téhéran, deux caméras installées sur le tableau de bord, dix séquences numérotées de 10 à 1, correspondant chacune à un personnage qui monte à bord. Une société réelle, ayant soif de démocratie, y bout d'impatience. On connaît la suite. Election de Mahmoud Ahmadinejad comme président en 2005, répression sanglante des manifestants lors de sa réélection en 2009.

Kiarostami change alors de cap : tourner à l'étranger, éventuellement avec vedette. Au fond de lui-même, y croit-il vraiment, lui qui avait naguère défendu la nécessité pour le cinéaste de demeurer sur son terreau ? *Copie conforme* (2010), variation rossellinienne avec Juliette Binoche, puis *Like Someone in Love* (2012), respectivement tournés en Italie et au Japon, confirmeraient ce doute, sans le moindre déshonneur. Son ultime tournage, resté inachevé en raison de la déclaration brutale de sa maladie, aura eu lieu en Chine. Kiarostami aurait d'ailleurs pu, de longue date, s'installer à l'étranger. Il s'y est toujours refusé, car il lui importait de tourner dans son pays, auquel le rattachait, spirituellement et plastiquement, toute la tradition poétique et picturale persane, très sensible dans ses films.

Jacques Mandelbaum pour *Le_Monde* le 4 juillet 2016 - Extraits

À l'école primaire de Koker, gros bourg au nord-est de Téhéran, l'instituteur est à cheval sur la discipline. Ce matin-là, il tance le petit Mohamad Réza Nematzadé, qui a oublié chez son cousin l'indispensable cahier de devoirs : " La prochaine fois, tu seras renvoyé ". Le garçonnet fond en larmes. Son voisin de table, Ahmad, bouleversé par la sévérité du maître, partage l'émotion de son camarade.

Rentré chez lui, Ahmad obéit à sa mère, qui sollicite sans cesse son aide aux travaux domestiques. Lorsqu'il peut enfin se consacrer à ses devoirs, l'enfant s'aperçoit qu'il a pris, par étourderie, le cahier de Mohamad Réza. " Il faut que je le lui rapporte, le maître va le renvoyer ", insiste Ahmad auprès de sa mère qui lui répète : " Fais tes devoirs d'abord ". À bout d'arguments et sous prétexte d'aller acheter le pain, Ahmad, le cahier de Mohamad Réza sous le bras, s'échappe enfin. Direction : la maison de son ami.

.../...

Le lendemain, à l'école, l'instituteur commence à corriger les cahiers. Mohamad Réza, qui n'a pas le sien, est paniqué. Ahmad arrive enfin, en retard. Il a fait deux fois les devoirs, sur son cahier et sur celui de son ami. Ce dernier, soulagé, présente le sien au maître, qui le complimente : " C'est bien, mon garçon ! ".

Analyse de Laurent Roth, **Abbas Kiarostami**, ed. Cahiers du cinéma, 1997 :

L'hommage rendu au poète iranien Sohrad Sepehri au générique incite à la prudence quant à une interprétation par trop réaliste de *Où est la maison de mon ami* ? En lisant le poème éponyme du film, on s'aperçoit que cette histoire d'enfant en rupture et en quête d'alliance pourrait tout aussi bien être une fable ou une parabole :

"Tu iras jusqu'au fond de cette vallée Qui émergera par-delà l'adolescence, Puis tu tourneras vers la fleur de la solitude. A deux pas de la fleur, tu t'arrêteras Au pied de la fontaine d'où jaillissent les mythes de la terre.	/(...)/ Tu verras un enfant perché au-dessus d'un pin effilé, Désireux de ravir la couvée du nid de la lumière Et tu lui demanderas : Où est la Demeure de l'Ami ? "
--	---

A première vue, Ahmad et Nematzadeh ne sont rien de plus que des camarades d'écoles, partageant le même banc et le même pupitre, habitant trop loin l'un de l'autre et retenus par leurs devoirs du soir, ils n'ont pas le temps de jouer ensemble. Kiarostami décide de ne pas filmer le moment où Ahmad confond son cahier avec celui de son ami et l'emporte chez lui. Il y a donc une sorte de paralipse (omission d'une action capitale que le narrateur choisit de masquer au spectateur) qui traduit bien sûr l'inconscience du geste d'Ahmad, mais aussi qui donne à ce cahier de trop un statut "d'objet perdu". C'est ici que l'Ami, avec un grand A, entre en scène... Plus que la maison qui apparaît lugubre, à la fin du film après la longue quête d'Ahmad, c'est de l'existence même de l'Ami dont il est question dans ce récit d'initiation. Ahmad, en arrivant devant la porte de l'Ami, hésite, prend peur, fait demi-tour. Sait-il que le cahier, cet objet perdu, ne peut être rendu tel quel à son destinataire ? Comprend-il secrètement, comme le veut la leçon du poème, que l'enfant qu'il est, "à deux pas de la fleur de la solitude", est appelé à n'avoir jamais de réponse à sa question : "Où est la Demeure de l'Ami ?"

En retournant chez lui avec le cahier de Nematzadeh (et cette fois-ci on ne voit pas son trajet de retour sur le chemin en Z), Ahmad sort d'une relation imaginaire : le cahier, d'objet oublié par Nematzadeh devient l'objet à donner par Ahmad. Ecrire dessus, recopier à l'identique le devoir du soir, c'est maîtriser le jeu des apparences, pour son propre compte. La société des adultes, qui s'est montrée dans le film comme livrée à ce maître mot qu'est le surmoi est bel et bien enfermée dans l'imaginaire : la répétition du même lui suffit. Lorsque Ahmad rend son cahier à Nematzadeh il comporte en plus la petite fleur, souvenir de l'odyssée d'Ahmad qui a séché sur la page de gauche.

Le film s'arrête donc au seuil du symbolique "A deux pas de la fleur de la solitude, tu t'arrêteras/ Au pied de la fontaine d'où jaillissent les mythes de la terre. Ce qui attend Ahmad c'est de comprendre que le chemin en Z emprunté trois fois (il fut tracé par les enfants du village pour le besoin du film) ne mène nulle part. Cette connaissance est véritablement le fruit d'une initiation : le symbolique c'est le désir de rien, l'incomplétude le désir même. C'est aussi l'attente messianique de l'Ami qui est un des noms du prophète.

Prochaines séances:

Wolf and Sheep

Jeu.23, Dim.26, Lun.27 Mardi 28

Court-métrage: **ORIEAUX** de Mathias de Panafieu, Sonia Gerbeaud
– Animation – 10'. Dans un village isolé, une petite fille se lie d'amitié avec une meute de coyotes. Les villageois mettent brutalement fin à cette relation sans se douter du soulèvement qui les guette

Carte d'adhésion valable de septembre 2016 à août 2017

Adhérer, c'est soutenir l'association

Tarif réduit 9€ * Plein tarif 18€

* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Emboîné 6€ Normales 6,50€

(hors week-ends et jours fériés)